

questions philologiques qui proviennent d'une (selon l'auteur) prétendue lacune (p. 165-168), un court article d'Aldo Corcella sur une citation d'Eupolis par Choricus de Gaza (p. 223-227), un article d'Enrico V. Maltese sur le texte véritable de Théodore Studite et la part de Jean Chrysostome (p. 305-316), des notes critiques sur le *Discours olympique* de Dion de Pruse, dans un article du même titre de Gianluca Ventrella (p. 497-512), et des notes quelque peu disparates sur Dracontius d'Étienne Wolff (p. 513-523). Enfin, quelques questions philosophiques et/ou religieuses trouvent leur place également dans ce volume de mélanges. Ainsi, la question de la réception de la figure et de la philosophie d'Empédocle, de Cicéron à Saint Augustin, traitée par Béatrice Bakhouché (*Quelques remarques sur les présocratiques à Rome*, p. 53-71), l'analyse du *De facie* de Plutarque et plus particulièrement de l'articulation entre la partie physique et la partie métaphysique assurant la cohérence du traité, proposée par Françoise Frazier (*De la physique à la métaphysique. Une lecture du De facie*, p. 243-264), la confrontation entre le songe de Julien dans le *Contre Heracleios*, rêve dans lequel il aurait reçu la mission divine de restaurer l'empire c'est-à-dire le sortir du christianisme, et le songe de Scipion dans le *De Republica* de Cicéron, les deux songes étant un voyage de l'âme, avec comme différence notable la promesse d'une immortalité, marque de l'influence des spéculations philosophico-théurgiques des philosophes néoplatoniciens (article d'Emmanuel Soler, « *Le songe de Julien* »: *mythes et révélation théurgique...*, p. 475-496). C'est dans ce contexte de restauration du paganisme que se situe également l'étude de Pascal Célérier sur l'usage qu'ont fait Julien et Libanios du terme *μάρτυς* (*Les emplois ambigus et polémiques du terme ΜΑΡΤΥΣ...*, p. 197-222), terme utilisé chez Julien dans un sens antichrétien et avec une signification nouvelle s'opposant clairement au sens chrétien. De culte, mais dans un contexte plus large, il est encore question dans une épigramme funéraire d'Antioche, présentée et commentée par Bernadette Cabouret (p. 153-164, article du même titre) qui met en lumière ce que cette inscription révèle sur les rapports entre les vivants et les morts, le culte funéraire, la piété familiale et l'expression de la douleur dans l'Antiquité. Au final, un ouvrage aux sujets multiples et variés, souvent traités avec science, où tout lecteur intéressé par cette période de l'histoire pourra trouver un éclairage sur l'un ou l'autre aspect.

Carine VAN LIEFFERINGE

Johannes CHRISTES & Giovanni GARBUGINO, *Lucilius. Satiren. Lateinisch und deutsch*. Eingeleitet, übersetzt und erläutert von J.C. und G.G. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2015, 1 vol. 560 p. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 106). Prix : 89,95 € (relié). ISBN 978-3-534-18123-0.

Surtout depuis l'étude de K. Haß, *Lucilius und der Beginn der Persönlichkeitsdichtung in Rom*, Stuttgart, 2007 (voir mon compte rendu dans *AC* 77 [2008], p. 422-423), on ne situe plus les *Satires* de Lucilius, dans la périodisation de l'histoire littéraire de Rome, à la fin de l'époque archaïque, mais plutôt au début de la période dite classique. De ce point de vue, Lucilius a pris la place de Catulle. Peut-être est-ce là une raison suffisante pour proposer une nouvelle édition des fragments du poète satirique. Lucilius est en effet parvenu jusqu'à nous en miettes. Il ne nous reste que certains vers (ou fragments de vers) cités par des écrivains postérieurs, soit parce que

Lucilius exprime une idée qui les intéresse, soit parce qu'il emploie un mot ou une forme archaïque ou rare. La plupart des citations viennent en effet de grammairiens qui soulignent des particularités de vocabulaire ou de morphologie. Un nombre important de fragments, 674 pour être précis (surtout pour les livres XXVI-XXX), ont pour origine le grammairien Nonius Marcellus, qui composa, au IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C., un lexique *De compendiosa doctrina*. Nonius a classé ses exemples, tirés des quarante et un volumes de sa bibliothèque, dans les vingt chapitres de son livre. On doit à Friedrich Marx d'avoir rassemblé et agencé tous ces fragments dans une édition en deux volumes parue en 1904, à Leipzig, sous le titre *C. Lucilii carminum reliquiae*. Certains lambeaux de l'œuvre sont parvenus pourvus d'une référence à un livre. On peut donc classer les fragments du livre I au livre XXX, qui est le dernier, puis grouper autour de ces noyaux des restes qui, par le sujet ou certains détails, semblent se rattacher à tel ou tel livre. On arrive ainsi, de proche en proche, à une reconstitution d'ensemble de l'œuvre de Lucilius, qui demeure toutefois approximative, en se résignant à laisser en dehors des fragments que l'on ne réussit pas à placer (*incertae sedis reliquiae*). Bien entendu, l'agencement varie d'un éditeur à l'autre, à tel point que l'on peut dire, sous forme de boutade, qu'il existe autant de Lucilius qu'il y a d'éditeurs de Lucilius. Pour monumentale et magistrale qu'elle soit, l'édition de Marx n'en repose pas moins sur un système d'une évidente absurdité. Marx imaginait que Nonius avait recours à des esclaves lettrés qui, après avoir dépouillé des ouvrages déterminés par leur maître, réalisaient une sorte de gâteau, selon la recette de la *placenta* proposée dans le *De agricultura* de Caton (c. 76), en superposant les couches les unes aux autres, sous la surveillance de Nonius lui-même, dans le rôle du *paterfamilias*. Une nouvelle édition doit sans doute être plus objective et plus critique. Elle doit surtout signaler à son utilisateur des leçons et des interprétations comme plausibles, mais elle doit aussi discuter les solutions alternatives et, à tout le moins, les mentionner pour que le lecteur puisse se faire son propre jugement. En ce qui concerne l'ordre des fragments, le problème est complexe, car un nombre élevé de ceux-ci sont à double sens. De plus, les auteurs qui ont conservé un fragment donnent peu de détails, mis à part l'indication du livre, parfois absente elle aussi. L'*aemulatio* des auteurs postérieurs peut donner des points de repère, mais le danger de tomber dans un cercle vicieux menace sans cesse. Pour les livres XXVI-XXX, qui sont les plus anciens, des déductions peuvent toutefois être tirées de la manière de citer de Nonius Marcellus. À peu près au moment où paraissait l'édition de Marx, le philologue anglais M. Lindsay, auteur d'une édition de Nonius Marcellus (Leipzig, 1903), publiait un mémoire *Nonius Marcellus' Dictionary of Republican Latin*, Oxford, 1901 [Hildesheim, 1965], où il formulait une règle qui s'est imposée sous le nom de *Lex Lindsay* (cf. l'appendice de cette édition p. 541-546). D'après Lindsay, lorsque deux ou plusieurs citations principales d'un auteur se suivent dans un même lemme ou dans deux lemmes contigus ou quasi immédiats, leur ordre de succession est celui du texte ancien et peut être respecté. Cette conformité entre l'original et les citations se vérifie pour les textes conservés comme Plaute, Térence, Lucrèce ou Cicéron, ainsi que l'a montré D. Churchill White. L'édition de W.A. Krenkel (2 vol., 1970), qui a donné une nouvelle impulsion aux études sur Lucilius, sans toutefois satisfaire entièrement les érudits (cf. D.C. White *CPh* 68 [1973], p. 36-44), a voulu dépasser les résultats de Lindsay. Ce faisant, Krenkel s'est écarté du noyau de la *lex Lindsay* et a diminué

involontairement sa force de persuasion. Fr. Charpin, quant à lui, ignore purement et simplement la loi de Lindsay dans les trois volumes de la *Collection des Universités de France* (1978-1991). Cette condamnation, sans motif valable, sinon le fait que Nonius n'est, aux yeux de Fr. Charpin, qu'un « compilateur » (I, p. 51), a surpris les spécialistes, à commencer par J. Christes lui-même, qui a jugé le travail du philologue français avec sévérité (cf. *Gnomon* 53 [198], p. 539-545). Ce dédain vis-à-vis de Nonius Marcellus et ce rejet de la *Loi Lindsay* sont d'autant plus étonnants que la plupart des éditeurs d'œuvres connues sous forme de fragments manifestent leur adhésion aux vues de Lindsay, comme J.-P. Cèbe, éditeur des *Satires Ménippées* de Varron, et A. Daviault, éditeur des fragments de la *Fabula Togata*. J. Christes et G. Garbugino sont persuadés de la validité de la *Lex Lindsay* – qui n'a toutefois pas la valeur absolue des lois physiques, mais doit plutôt être employée avec bon sens et souplesse, en admettant des restrictions et des réserves, comme toutes les lois formulées dans les sciences philologiques. G. Garbugino a travaillé sur les livres XXVII-XXIX ainsi que sur les sénaires et les septénaires transmis sans indication de livre. Sa traduction et ses commentaires ont été traduits de l'italien par J. Christes. Les éditeurs ont tenté de garder un équilibre entre l'interprétation de chaque fragment pris séparément et les hypothèses concernant des liens thématiques qui peuvent relier chaque unité. Une introduction, brève, mais dense, contient des remarques sur la vie de Lucilius, le contenu de son œuvre, les thèmes abordés, la chronologie, son rôle comme *inuentor* de la satire romaine. L'édition est pourvue d'une notice introductive à chacun des livres et de notes critiques drues, placées au bas des pages. Elle est complétée par une carte (*iter Siculum*), une bibliographie et une concordance avec l'édition de Marx. Ce travail est certainement utile, mais nous aurions besoin d'une édition commentée de Lucilius qui puisse remplacer celles de Marx et de Krenkel, la première étant dépassée, la seconde n'ayant pas véritablement rencontré les attentes des spécialistes.

Bruno ROCHETTE

Sophie AUBERT-BAILLOT & Charles GUERIN (Ed.), *Le Brutus de Cicéron. Rhétorique, politique et histoire culturelle*. Leiden – Boston, Brill, 2014. 1 vol. vi-262 p., (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 371). Prix : 109 € (relié). ISBN 978-90-04-27448-8.

Comme l'indique clairement le sous-titre de ce recueil, les éditeurs à l'initiative du projet ont souhaité soumettre le *Brutus* de Cicéron aux approches croisées de spécialistes d'histoire politique, d'histoire culturelle, de rhétorique grecque et de rhétorique latine : une telle démarche est particulièrement justifiée pour rendre compte de la richesse d'une œuvre qui élabore un objet historiographique nouveau, une histoire de l'éloquence conçue comme la matière d'une réflexion sur les enjeux de la maîtrise de la parole dans la vie politique romaine. Les onze contributions que rassemble le recueil sont distribuées en quatre parties qui correspondent à autant de possibilités de lecture. La première partie, sur les enjeux historiographiques du *Brutus*, aborde trois aspects complémentaires : J. M. David montre comment l'ensemble de l'exposé historique est structuré à partir de quelques figures d'orateurs-modèles ; Fr. Prost explore les liens entre le projet proprement historique et l'autobiographie par laquelle il s'achève ; M. Ledentu relie l'écriture de l'histoire à l'œuvre dans le *Brutus* aux